

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 39

Artikel: Types d'hôtel en Suisse
Autor: Zed
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192522>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

SUISSE: un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

FAVEY, GROGNUZ ET L'ASSESEUR

Cet ouvrage sortant de presse et allant être expédié aux souscripteurs, nous prions ceux d'entre eux qui auraient un changement d'adresse à nous indiquer, de bien vouloir le faire immédiatement.

A propos du Jeûne.

Quoique les mesures de police, relatives aux établissements publics, à l'occasion du Jeûne fédéral, soient supprimées depuis longtemps, la plupart des détenteurs de ces établissements les ont fermés dimanche dernier, pour prendre la clef des champs. Aussi, entre onze heures et midi, nombre d'amateurs d'absinthe, de vermouth ou autres apéritifs, ont-ils trouvé visage de bois, dans les cafés dont ils sont les fidèles habitués.

Messieurs les cafetiers ont bien fait; mais à ce propos on ne peut s'empêcher de faire quelques réflexions, surtout si l'on se souvient de se qui se passait autrefois.

Lorsqu'un arrêté du Conseil d'Etat ordonnait la fermeture des cafés et cabarets, dès la veille du Jeûne, à 4 heures, jusqu'au lundi matin, messieurs les détenteurs faisaient des pieds et des mains pour se soustraire à la règle, qu'ils trouvaient ridicule, surannée et contraire à la liberté d'industrie; et tous les moyens leur étaient bons pour y échapper. Ils fermaient la devanture, mais servaient du vin au 1^{er} étage, ou laissaient ouverte la porte du fond. Chacun savait qu'on pouvait passer par l'allée et consommer au café, à la seule condition de ne pas faire trop de bruit.

Aujourd'hui que ces messieurs ne sont plus soumis à des mesures exceptionnelles à l'occasion du Jeûne, et qu'ils peuvent ouvrir leurs établissements ce jour-là, comme ils le font les autres dimanches de l'année, ils ferment!

Hélas! cet esprit de contradiction est aussi ancien que le monde; c'est toujours l'histoire du fruit défendu qui offre, paraît-il, tant d'attraits. Ici, il a un bon côté cependant, celui de donner congé à ces pauvres sommeliers et gar-

çons de cafés, qui, à de très rares exceptions près, sont tenus, dès le 1^{er} janvier au 31 décembre, à vivre, à travailler, au milieu de gens qui boivent, fument et crient souvent comme des sourds!...

N'est-il pas juste que quelques heures de congé viennent donner un brin de soleil et d'air pur à ces esclaves de la clientèle?

Mais, au bon vieux temps, on célébrait tout autrement cette fête religieuse; on n'en profitait pas pour courir à droite et à gauche, dès le grand matin; on ne se bousculait pas dans les gares, on ne prenait pas d'assaut les trains de chemins de fer; on restait sagement à la maison. C'était alors un vrai jeûne, — dans l'acception qu'il faut ici donner à ce mot, — un jour d'actions de grâces.

Le peuple vaudois, entr'autres, célébrait cette solennité avec une dévotion particulière. Dès huit heures du matin commençait, dans les temples, la lecture de la Bible, alternant avec les sermons et le chant du psaume LI; aucun ménage ne dinait avant quatre heures de l'après-midi; chaque famille était représentée à l'église durant toute la journée; on se relevait l'un l'autre, et ces intervalles étaient consacrés à de modestes repas dont le gâteau faisait les frais; c'était le seul mets qu'on se permettait ce jour-là pendant le culte, qui commençait à huit heures du matin et se continuait jusqu'à quatre heures, sans interruption.

Dans le Pays-d'Enhaut, notamment à Rossinières, la population allait encore plus loin: après le culte, on se réunissait sur la terrasse de l'église pour y chanter des psaumes jusqu'à la nuit.

A Lausanne, chacun rentrait chez soi pour passer le reste de la journée en famille.

Il y a sans doute dans ces souvenirs, dans ces vieilles habitudes qui disparaissent chaque jour, beaucoup de choses à regretter; mais il faut nécessairement faire de grandes concessions à la marche des événements et surtout à la liberté de conscience, dans tout ce qui concerne les devoirs religieux: autres temps, autres mœurs.

Sous le titre: **Types d'hôtel en Suisse**, le Journal de Fribourg publie les croquis suivants, tracés d'une plume alerte et spirituelle, et signés: Zed. Nous les reproduisons après quelques légères coupures, vu le peu de place dont nous disposons.

L'AMÉRICAINNE

Respire la jeunesse, la vigueur, la santé et l'envie folle de s'amuser à tout prix. Dîne à table d'hôte, passe une partie de sa journée dans le salon de conversation, regarde tous les hommes dans le blanc des yeux et a toujours l'air de vouloir les déniaiser.

Se livre avec passion à tous les sports, reste des heures entières à ramer sur le lac, et cela par tous les temps; force les jeunes gens à la suivre dans cet exercice, se réjouit de leur voir des ampoules aux mains, se moque d'eux impitoyablement lorsqu'ils ont le mal de mer et leur frappe familièrement sur l'épaule devant tout le monde.

Se met en grande toilette pour les repas, n'écoute jamais la musique, parle haut, remue d'une façon démesurée, s'égare dans les bosquets avec n'importe qui, choisit le plus léger prétexte pour danser à perte d'haleine et n'est jamais fatiguée.

Se lève de bonne heure, appelle ses amis par la fenêtre, réveille les voisins et en rit à gorge déployée.

N'abuse pas des excursions de montagne; va volontiers au spectacle et au Casino, ne joue pas, flirte tout le temps et fuit les Anglaises comme la peste.

LA FRANÇAISE

Habite un appartement au second étage avec ses enfants. A un mari à Paris, qui vient la voir tous les quinze jours. Le reste du temps, s'ennuie, ébauche une intrigue discrète avec un Parisien qu'elle a rencontré l'hiver précédent dans le monde. Affiche les grands sentiments, se pose en femme incomprise, supplie son amoureux de ne pas la compromettre, et ne lui parle pas devant le monde.

Dîne à une table séparée avec ses enfants; se promène tous les jours en voiture avec eux; les couche à huit heures et redescend dans le hall ou sous la véranda.

Ne fait aucune excursion, si ce n'est quelques courses en bateau en vapeur; se lève à dix heures, se couche à minuit; ne parle qu'à deux ou trois personnes; lit un peu, écrit beaucoup, écoute avec recueillement la musique et ne va ni au Casino, ni au théâtre.

Fait peu de toilette, mais s'habille avec

une suprême élégance; ne porte que ce qu'elle sait lui aller à merveille, excelle aux détails et provoque la jalousie des autres femmes.

Admire le paysage comme elle admirerait un beau tableau à une exposition, a peur du lac et ne s'emballa pas sur les glaciers. Vit bien, ne dépense pas beaucoup, ne se refuse rien pourtant; est venue avec plaisir et partira sans regret.

LA RUSSE

La joie de l'hôtel. A un mari... en Russie, chambellan de l'empereur, et un ami à Paris. Dépense un argent fou sans trop savoir comment; change de robe trois ou quatre fois par jour; se laisse faire la cour par tout le monde, surtout par les Américains qu'elle trouve mal élevés, mais originaux; trouve que le flirt n'engage à rien, va aussi loin que possible en conversation, ne recule même pas devant le tête à tête, promet tout, n'accorde pas grand'chose et s'étonne, *donc déjà*, que les hommes ne soient pas satisfaits.

Est de toutes les excursions; se promène en barque avec ces messieurs par les nuits étoilées; cause art, littérature, politique, question sociale; connaît tout le monde; prodigue des sourires à chacun; est le centre de toutes les conversations; va au Casino, où elle joue comme une enragée; donne la main au propriétaire de l'hôtel; se montre tour à tour étonnamment naïve et horriblement dépravée; se lève tard, se couche à deux heures du matin; se retire tous les jours pendant une heure après déjeuner « pour écrire à son mari »; montre sa photographie à ses admirateurs, trouve que la Suisse est un pays froid et se plaint du manque de distractions.

Mange seule, boit comme un chevalier-garde; ne fait jamais un pas à pied; aime mieux, en général, l'étranger que la Russie, mais ne manifeste qu'un enthousiasme modéré pour les beautés de la nature.

L'ANGLAISE

Arrive de Nice en passant par Aix-les-Bains. Mange toute la journée; joue au lawn-tennis; fait douze ou quinze kilomètres à pied tous les jours; visite l'un après l'autre tous les glaciers, tous les points de vue des environs; se promène froidement sur le lac, non pour s'amuser, mais pour faire du sport.

Vous regarde avec indifférence, vous parle sans cesse de son mari, de ses enfants, de ses devoirs et, pendant ce temps-là, se laisse prendre la taille avec une facilité qui vous déconcerte; ne vous permet pas le moindre propos léger, rougit à la plus inoffensive allusion et ne trouve pas étonnant que vous l'embrassiez; pour elle, tout peut se faire à condition de n'en pas parler.

A un uniforme spécial, celui des Anglaises en voyage, une énorme lorgnette en sautoir, un cache-poussière et un voile épais; change de toilette pour dîner, mais a toujours l'air d'être en uniforme.

Se tient à l'écart, se lie avec peu de personnes, cause de préférence avec les Anglais; n'aime pas la musique, mais adore les musiciens, — pour une Anglaise, un cornet à piston est un homme. A l'air poétique, la voix un peu rauque, les attaches un peu fortes et un visage de madone. Abusé des bracelets, se chausse d'une façon plus pra-

tique que gracieuse et se coiffe de même.

Regarde les Américains du haut de sa grandeur et ne s'en approche jamais.

L'ALLEMANDE

Demeure au quatrième étage. Est comme il faut sans chic, jolie sans grâce, réservée et rêveuse. Accoutrement terne, fait plusieurs toilettes par jour, mais produit peu d'effet à première vue. Circule peu, lit énormément, roule des yeux langoureux et cherche, tout le temps, l'âme sœur.

Cause volontiers; est persuadée que les Françaises ont un secret pour se faire adorer, cherche constamment à les imiter et a pour constante préoccupation de se rapprocher d'elles.

N'écoute pas la musique, la savoure; reste en extase devant les montagnes, le lac bleu et les grands châtaigniers; n'éprouve pas le besoin de les voir de plus près et ne prend part aux excursions que pour faire comme tout le monde.

Flâne, se couche tard, se lève de bonne heure, va boire du lait frais à la ferme voisine, déjeune et dîne à table d'hôte avec tout le monde, prend du café au lait, bourré de pain et de beurre, en guise de thé, à quatre heures; se mêle peu à la conversation générale et ne va au Casino que les jours de concert.

Ne parle jamais allemand, sous aucun prétexte; joue de la cithare; a un estomac d'autruche et un caractère d'ange. ZED.

Le théâtre de Bayreuth et ses représentations.

A l'occasion des représentations de *Lohengrin*, à Paris, autour desquelles on a fait tant de bruit, nous croyons que les détails suivants intéresseront nos lecteurs :

C'est en 1872 que Wagner posa la première pierre du théâtre de Bayreuth, inauguré en 1876. Grâce au roi de Bavière, Wagner eut à sa disposition les sommes indispensables : quant au terrain, il lui fut accordé gratuitement par le conseil municipal de Bayreuth.

Ce théâtre est situé à vingt minutes de la ville, sur une pente douce qui domine toute la contrée; il est construit en briques rouges, sans aucune ornementation. La façade principale présente un arc de cercle, flanqué de deux pavillons : c'est l'amphithéâtre; au second plan, on aperçoit une immense tour carrée qui est la cage de la scène.

A l'intérieur, pas de dorures, pas de lustre; des gradins circulaires s'élèvent en pente douce jusqu'aux loges qui terminent la salle par le haut. De distance en distance, s'élèvent, des deux côtés de la salle, de belles colonnes corinthiennes; elles sont placées au bout de parois latérales parallèles à la scène, surmontées de corniches en saillie, et forment ainsi, pour le tableau scénique, comme une série de cadres successifs. Pilastres et colonnes dominent fièrement toute la salle, qu'elles revêtent, pour ainsi dire, d'une suite de portiques, et à qui elles

donnent l'apparence d'un intérieur de temple dont la scène serait le sanctuaire voilé.

Quant à l'orchestre, il se trouve dans un enfoncement de plusieurs mètres qui se prolonge jusque sous la scène.

En somme, toutes les innovations de Wagner tendent à maintenir le spectateur dans un état d'illusion continue; l'orchestre invisible, la salle allongée, tout contribue à concentrer l'attention sur le tableau scénique, car ici la salle est la conséquence logique de la scène et n'a pas d'autre objectif. Ce qui avait séduit Wagner à Bayreuth, c'était l'isolement et la tranquillité de cette petite ville, coin perdu de la Bavière; il tint à y élever un théâtre où pourraient se célébrer des fêtes périodiques d'un caractère plus imposant, plus solennel que celui d'une soirée théâtrale ordinaire. Le succès a répondu à son attente; chaque année, un public enthousiaste accourt à ses représentations, dont la vogue n'a même pas été diminuée par la mort du maître.

Voici ce qu'en dit M. H. de Weindel :

« Les représentations sont habilement espacées; deux jours de musique, un jour de repos. A trois heures, le jour où le théâtre ouvre ses portes, six hérauts en habit noir, augmentés de six trompettes gigantesques, sonnent avec un merveilleux ensemble et une gravité que rien n'altère, le thème principal de l'ouvrage qui va être représenté. Immédiatement, à la minute précise où elles doivent l'être, les places sont occupées, tandis que l'obscurité, propice aux méditations, se fait complète.

Un silence de mort plane aussitôt sur toute cette foule, houleuse une minute auparavant. L'effet est réellement très impressionnant. Puis, une musique invisible, une harmonie qui vient on ne sait d'où, monte, très lente, et vous enveloppe, pendant qu'une leur indécise apparaît derrière le rideau, tiré par des mains qu'on ne voit pas, comme en un rêve. Et c'est alors une absorption complète de l'être par l'idéal.

Ce n'est point seulement d'Allemagne, de France et d'Angleterre, que l'on vient à Bayreuth, pendant la saison théâtrale, qui s'ouvre au printemps et se termine en automne, mais bien de tous les points de l'Europe et même du monde.

Malgré la diffusion des œuvres de Wagner, malgré les conquêtes lentes mais sûres de son prodigieux génie, Bayreuth restera un théâtre modèle, une sorte de Mecque musicale, où longtemps encore viendront communier les vrais adeptes d'un art sans pareil.

Parfois les costumes des interprètes sont un peu bien prétentieux ou ridicules; on y voit les pourpoints violets, à noirs brandebourgs agrémentés de